

A vingt milles du navire, au sud, les glaçons complètement détachés, voguaient alors vers l'océan Atlantique. Bien que la mer ne fût pas entièrement libre autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis Cornbutte voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son père, Louis Cornbutte abandonna enfin la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans regret les lieux où l'on a vu mourir un ami. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ du brick. Souvent il fut arrêté par des bancs de glace, que l'on dut couper à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé à ces périlleuses manœuvres. Penellan, Pierre Nouquet, Turquette, Fidele Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La *Jeune-Hardie* fut enfin délivrée des glaces à la hauteur de l'île Jean-Maye. Vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine. Il avait mis près d'un mois à sortir de la mer polaire.

Le 16 août, la *Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dankerque. Elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourut sur la jetée. Les marins du brick tombèrent dans les bras de leurs amis. Le vieux curé reçut Louis Cornbutte et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par le malheur.

LA FEE NOIRE.

Suite et Fin.

Jocelyne entra dans le bal.

Elle se hasarda craintivement d'abord dans ces superbes salles étincelantes de lumière et de diamants. On vint l'inviter à la valse, elle accepta sans même distinguer son valseur. Deux heures s'écoulèrent dans une sorte de vertige, puis Jocelyne s'enfuit avec des harmonies confuses pleines roses oreilles, avec de vagues éblouissements plein ses yeux bleus.

Bob ne l'attendait-il pas dehors? il dormait bêtement sur une borne! Jocelyne le réveilla en déposant un pieux baiser sur son front noir.

—Comment... déjà?... répondit-il avec un doux accent de reproche.

—Oui... père... j'ai vu...

—Une valse et un quadrille... N'est-ce donc pas assez quand un père vous attend au froid dans la rue... Puisque tu ne peux pas me suivre dans les salons, adieu le bal maintenant... Adieu pour toujours!...

Bob ne dit mot, mais il eut un sourire tout gros de mystères.

Quinze jours plus tard effectivement, la Fée noire avait apporté des volants de dentelle, une Berthe et des marches par-voilles, une garniture de roses blanches un éventail. Elle revint donc au bal.

Et cette fois, plus maîtresse d'elle-même, elle examina les ornements des salons, les toilettes des dames, voire même ses propres cavaliers.

Deux d'entre eux surtout qui semblaient plus particulièrement s'attacher à ses pas. Ils étaient de la connaissance de la maîtresse de pension de Jocelyne, c'étaient :

Un mulâtre d'une quarantaine d'années environs dont l'obsession lui causait une antipathie profonde.

Un tout jeune homme presque aussi blanc qu'elle même, et dont les timides prévenances lui inspiraient je ne sais quelle instinctive et fraternelle sympathie.

Jocelyne en outre remarqua, qu'alors même qu'elle donnait le bras à l'élégant inconnu pour prendre place dans la salle de bal, l'olieux mulâtre les suivait précautionneusement comme afin d'espionner leurs moindres gestes, leurs moindres regards. Une fois même, elle le surprit caché dans l'embrasure de la porte et la dévorant des yeux.

Aussi, malgré le plaisir enivrant du bal, malgré le pudique charme qu'elle éprouvait instinctivement au bras de son cavalier, Jocelyne vit arriver l'aube avec une satisfaction réelle.

C'était l'instant convenu pour le départ. Elle descendit donc à grands pas le superbe escalier, elle courut abriter son vague effroi sous le fidèle dévouement du vieux nègre, qui depuis longtemps déjà l'attendait, et auquel elle s'empressa de tout dire.

—Un mulâtre? murmura sourdement Bob. C'est étrange!

VIII.

A partir de cette soirée là les dernières péripéties de cette véritable histoire allaient pour ainsi dire éclater à la fois.

Le matin d'abord, en sortant pour se rendre à son église, Bob aperçut un jeune homme allant et venant autour de sa modeste maison. Il l'examina longtemps, les allées et venues continuaient. Ce manège inquiétait Bob, il ne perdit pas de vue le jeune homme, et le suivit quand il s'éloigna enfin.

Une heure après, le jeune inconnu rentrait dans un riche hôtel du faubourg St. Germain.

Et presque aussitôt au balcon du premier étage de cet hôtel, il reparaissait en compagnie d'un homme de couleur :

Les yeux du mulâtre et du noir se croisèrent tout-à-coup ainsi que deux épées de combat, et simultanément un même cri étouffé s'échappa de leurs lèvres ennemies.

Ils s'étaient reconnus tous les deux du premier coup d'œil.

C'était bien le baron du Val!

—Redoublons de prudence! résolut immédiatement Bob qui courut se blottir sous l'une des larges portes cochères du voisinage. Et laissons ressortir le mulâtre afin de faire connaissance avant tout avec le jeune blanc...?

Le hasard cette fois favorisa la bonne cause...

Un quart d'heure ne s'était pas encore écoulé, lorsque le baron du Val s'éloigna dans un élégant équipage.

Bob alors pénétra hardiment dans l'hôtel, s'orienta à l'intérieur vers la chambre au balcon, enjamba l'escalier sans même répondre au concierge, traversa deux ou trois salles luxueuses, bouscula quelques laquais qui tentèrent en vain de lui barrer le passage, et finalement se trouva face à face avec le beau valseur du bal.

—Qu'est-ce?... qui êtes-vous?... demanda le jeune homme étonné.

—Je suis le père de celle sous la fenêtre de qui vous étiez encore ce matin, répliqua fièrement le nègre, et je viens vous demander les motifs qui vous font la rechercher.

—Les motifs, je les ignore moi même, s'écria vivement l'inconnu. Je me sent entraîné vers cette jeune fille par une irrésistible sympathie.

—Un instant, d'abord... monsieur... qui êtes-vous?...

—Je me nomme Ernest... Ernest Daval, ou plutôt, car en héritant des biens du frère de ma mère, j'ai obtenu l'autorisation d'hériter aussi de son nom glorieux... Ou plutôt Ernest d'Apreval.

—Le neveu de mon général... s'écria Bob... Dieu soit béni!...

Et, sans désenchanter, il lui raconta toute l'histoire de Jocelyne.

Le baron du Val rentrait précisément sur ces entrefaites.

Le jeune homme courut à lui, et, le front haut, l'œil étincelant, la voix vibrante encore d'une généreuse indignation, il répéta sur l'heure tout ce que venait de lui révéler le noir.

Le mulâtre resta impassible, et voulut nier d'abord.

Mais Bob tira de son sein un papier jauni par le temps, et d'une voix profonde et grave :

—Voici une déclaration écrite à l'agonie par madame d'Apreval, interrompit-il solennellement. On ne ment pas à l'heure de la mort. Lisez donc, monsieur Ernest... Et vous... osez nier encore... Osez!...

—Eh bien?... fit arrogamment le baron du Val, après avoir écouté jusqu'au bout l'écrasante lecture de ce funèbre écrit. Et bien... soit... le contrat de mariage est depuis quinze ans dans mon portefeuille; mais moi vivant, il n'en ressortira jamais... ni pour vous, ni pour personne.

—Oh! s'écria l'impétueux jeune homme, oh!—je l'aurai, dussé-je pour cela vous tuer... misérable!

—Prenez garde... dit Bob... c'est le frère de votre père.

—Oui... mais le général d'Apreval était le frère de ma pauvre mère... et je me range de son côté, corps et âme!

—Très bien? dit le mulâtre. Rappelez-vous seulement, monsieur, que je suis votre tuteur, et que vous atteignez dans un mois seulement votre majorité. Respect donc jusqu'à là... et obéissance!

—De l'obéissance... du respect.

Et le jeune homme qui, depuis un instant, déjà tourmentait son gant blanc entre ses mains crispées, le jeune homme jeta ce gant au visage du mulâtre.

—Un duel! répondit-il sourdement après avoir réprimé le premier élan de sa rage. Va pour le duel... Mais je dois vous laisser du moins le temps de la réflexion... Après-demain matin, si vous êtes encore du même avis... après-demains matin!...

Et il sortit avec un étrange regard.